

## Avertissement

Il y a ces histoires qui s'écrivent en petites lettres, il y a ces mots et aussi ce qui est dit entre les lignes.

On n'écrit pas toujours la vérité, on déforme et on forme de jolis textes qui nous mentent.

Les lettres se mettent en scène, elles jouent bien la comédie et transforment le réel en conte de fées ou au contraire en une impression de chaos.

Cet univers déstructuré est le reflet des états d'âme.

Mis en pages, les fragments de pensées se matérialisent et forment un gigantesque puzzle à reconstruire. Tel un kaléidoscope, les images s'imbriquent les unes aux autres et se réinventent.

Fragile équilibre entre l'amour et la haine, entre le plaisir et la souffrance, dans lequel l'écriture transcende les émotions, et bat à la cadence des pulsations cardiaque.

Les mots se poétisent, et moi j'en fais ce que je veux des mots. Je leur redistribue le pouvoir arbitraire qu'ils détiennent. Je leur fais exprimer (ce) que c'est le gouffre, pourtant rien ne prouve que ceci soit la vérité absolue.

Romancer la vie, c'est l'exagérer à travers le pouvoir signifiant des mots.

Tout est subjectif et outrageusement exagéré. Suis-je tenue de me censurer lorsque je dérape ? Où est-ce que les mots s'arrêtent d'exprimer du sens ?

La force des mots c'est précisément leurs faiblesses.

Ils réinventent le langage, développent une puissance d'imagination, s'assemblent pour peindre des histoires fictives, mais ils laissent indéniablement l'empreinte du narrateur, son état d'esprit, ses humeurs, et une part de son ressenti, tel le trait de pinceau du peintre.

Jules Michelet eut cette formidable intuition de définir le style comme le mouvement de l'âme.

**Le bonheur est un plat  
qui se mange chaud**



*Selon la définition du Robert, au sens littéral, bonheur signifie accord, rencontre. Heureuse rencontre avec soi-même et avec ce qui n'est pas soi, la nature, autrui.*

*Le Larousse va plus loin dans sa définition et montre les conséquences heureuses de ce sentiment, ainsi il définit le bonheur comme un état de complète satisfaction, de plénitude.*

On a coutume de dire que tout le monde a droit au bonheur. Il paraît même que le bonheur est à portée de main. A croire alors, que beaucoup n'ont pas suffisamment déplié leurs doigts.

Il semblerait que nous ayons tous, quelque part, notre moitié qui nous attend. Et si on se trompait d'endroit ? Devons-nous aller saisir notre chance ailleurs si elle ne vient pas à nous, ou bien doit-on s'en remettre au destin ? La planète terre reçoit par milliers nos S.O.S, est – ce qu'elle fait le tri en fonction de chaque être ? La course au bonheur, devons-nous la faire en sprint ou au contraire doit-elle se courir en demi-fond ? Est-ce l'endurance, l'effort dans le long terme, la marche à suivre ? Le bonheur se mesure-t-il ? Peut-on le réaliser pleinement lorsqu'il vient enfin à nous ? N'est-ce pas l'état post-bonheur, a fortiori le chagrin, qui nous apprend que nous avons été heureux auparavant ? Le miracle serait donc de vivre le bonheur absolu et d'en avoir pleinement conscience.

Goûtez à deux un morceau du bonheur, saisissez-le, gardez-le tout près de votre cœur, ne le grignotez pas tout entier tout de suite.

Dégustez...

\* \* \*

Le jardin du Luxembourg est bien seul en cette fin de semaine. Les feuilles ont quitté leurs arbres, les oiseaux ont fait la grève du chant, le ciel gris laisse présager une pluie de saison, les habitants ont préféré faire la grasse matinée.

L'automne est boycotté.

Seul Harry reste un inconditionnel de ce jardin parisien. Sous les coups de dix heures, une grande rousse va passer près du chêne et déchaîner toutes les passions.

Fidèle au poste, l'homme attend cette arrivée avec impatience.

En mini-short, ultra-sexy, les jambes à l'air, fines mais musclées, la poitrine retenue par une brassière stretch, le ventre à l'air, en sueur mais bombé, Etel souffre pour être *bonne* et grâce à son acharnement, ses fesses sont en acier.

Le jour viendra où elle fera la couverture des magazines de mode les plus *hype*. Tout effort ne mérite-t-il pas récompense ? Il n'y a pas de raison qu'elle n'ait pas, elle aussi, son heure de gloire, se convainc-t-elle, loin de se douter qu'un admirateur encore secret s'extasie déjà à chacune de ses apparitions.

Harry course Etel tous les dimanches matin en cachette. Tel un paparazzi !

Actrice de sa vie, cette jeune parisienne, d'une vingtaine d'années, voit la vie en grand, mais surtout de haut.

*Ce fut comme une apparition.*

La première fois qu'Harry l'a vu faire son jogging, il a bavé devant l'allure féline de cette lionne. Elle a hypnotisé toute son attention.

D'une simple course.

Jusqu'ici, l'artiste peignait le jardin du Luxembourg pour sa fontaine et ses recoins, mais depuis l'apparition soudaine d'Étel dans sa vie, le peintre lui consacre tout son art.

Paralysé par la peur de faire le moindre faux pas, Harry se contente de mettre en toile cette beauté unique plutôt que d'engager la conversation avec elle.

Les très belles femmes ont souvent moins de succès que d'autres, plus abordables.

Il n'est pourtant pas le genre d'homme qui fait dans son slip à l'idée d'assumer le premier pas.

D'habitude, Harry sait comment approcher une femme et, en général, il se débrouille même assez bien pour la ramener chez lui. Il a pigé qu'en souriant on obtient presque tout. Avec sa belle gueule d'ange, il peut se vanter d'attirer les midinettes, les dandys, les femmes mûres, les belles mères ; même les enfants l'aiment tout de suite.

Le visage fin et pâle, les cheveux châains, souples et mi-longs, les yeux verts au soleil, la veste de costume bleu marine assortie à un jean brut ; poussant parfois à son comble le look bobo en osant le chapeau melon, l'homme mise sur ce côté artiste pour les séduire tous.

Peine perdue avec cette mystérieuse inconnue ! Le charmeur manque, cette fois, d'assurance. Par où commencer ? Comment lui avouer qu'il l'observe depuis plus d'un mois ? Elle le prendrait pour un obsédé sexuel, au mieux pour un fou.

Harry, spectateur assidu, assiste, sans relâche, à toutes les représentations de son héroïne, et ressent cette étrange sensation de faire partie de sa vie.

Étel vit dans un grand studio (anciennement, deux petites chambres de bonnes) au sixième étage dans un bel ap-

partement haussmannien, rue du Bac, pas loin de chez lui. Ça leur fait déjà un point commun, s'enthousiasme-t-il.

Le matin, avant d'aller à la fac suivre des cours sur l'histoire de l'art, Etel commande un pain aux raisins et un chocolat chaud au café de Flore, tout en parcourant vaguement une revue, afin de ne pas être importunée. En dehors de ses cours, elle consacre son temps à ses potes de la rive gauche. Tous des fils à papa. Tous bien décidés à entreprendre de grandes choses. Tous de Sciences Po ou d'Assas à la limite. Etel est la seule exception qu'on accepte. Sa beauté légitime sa présence. Le fait de s'entourer de gens *d'importance* semble rehausser notre autodidacte, descendante d'une moins glorieuse lignée.

La frontière entre leurs deux mondes se rétrécit au fur à mesure du temps passé à la contempler. Harry n'y voit plus clair. La cristallisation l'enferme dans l'idéalisation de l'autre.

Par un après-midi de chien, Harry aperçoit Etel en train de flirter avec un grand type louche portant une écharpe rouge. Ça le met dans tous ses états. Il faut qu'il intervienne. Et vite !

Le lendemain, le peintre s'installe au café de Flore, tout près de sa rouquine en imper. Dehors, l'automne a des airs de giboulées de mars. Prudents, les deux clients préfèrent rester à l'abri.

Cette fois-ci, Etel n'a plus la tête dans son bouquin mais *dans le cul*. C'est à peine si elle regarde autour d'elle. Une sale journée l'attend, se dit-elle blasée.

Elle hésite à s'aventurer à pied jusqu'à sa fac mais en y repensant ça lui ferait mal au cœur de s'être levée pour rien. C'est donc malgré lui qu'Harry est entraîné à suivre un cours sur l'histoire de l'art. A mourir d'ennui pour un peintre.

Habitée à être dans un amphi principalement féminin, Etel est surprise qu'il y ait un intrus de type masculin. Elle jette alors un coup d'œil furtif vers l'artiste. Certainement un paumé se dit-elle. Satisfait d'avoir fait impression, Harry lui sourit.

Cinq minutes plus tard, l'étudiante le regarde de plus belle. N'empêche qu'il est pas mal du tout.

— Attend, on ne s'est pas déjà vu quelque part ?

Harry se sent démasqué. Il reste bouche bée. L'a-t-elle aperçu les dimanches au parc ? Ou bien est-ce toutes ces fois où il l'a suivie dans Paris ?

— Si, si ! Ça me revient... ce matin au Flore !

Comment détourner la conversation ?

— C'est quoi ton nom ?

— Etel, pourquoi ?

— C'est pas courant, ça m'inspire...

— Ça me dit pas ce que tu fais là ?

— Etel, l'étudiante en art qui ne peut se passer de son pain aux raisins et d'un chocolat chaud avant d'aller en cours...

— Pardon ? Tu m'as suivie ?

— J'étais simplement curieux de voir où une si jolie fille se rendait sous une pareille pluie.

Harry n'ose pas lui avouer la vérité. Il prétexte la spontanéité. Il lui dira tout plus tard.

— J'suis une grande fille, tu sais. Pas besoin d'un garde du corps... enfin pour le moment.

Harry ne sait plus comment s'en sortir. Il voit bien quel genre de fille elle est, mais notre artiste est prêt à tout pour l'attirer.

— J'ai pas mal de relations, tu sais ?

— Tu crois quoi, que je suis une fille intéressée ?

Il n'en doute pas. Il en est certain.

— Non. Je crois que t'es une fille intelligente et maligne. En plus d'avoir un physique de magazine.

— Merci. Donc, tu penses pouvoir faire jouer tes relations ?

Voilà, qu'est-ce qu'il disait...

— Dis, tu veux pas t'évader de cette prison dorée ?

— Là ? Tout de suite ?

— Etel n'est donc pas si rebelle ?

L'étudiante n'a rien à perdre et tout à gagner. L'inconnu n'a pas la tête du violeur (Ah... parce qu'il y a une tête de violeur ?) ; et puis il est tellement craquant...

Amusée par cette rencontre et un brin séduite, la jolie rousse accepte l'invitation tendancieuse avec enthousiasme.

— C'est parti pour un délit de fuite !

\* \* \*